

Les Italiens au service de Genève, à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle

Autor(en): **Castiglione, T.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**

Band (Jahr): **6 (1933-1938)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES ITALIENS AU SERVICE DE GENÈVE, A LA FIN DU XVI^e ET AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

par

T. R. CASTIGLIONE.

Les historiens genevois se plaisent à reconnaître que les Italiens réfugiés dans la petite république du XVI^e siècle ont bien prouvé leur amour envers leur patrie d'élection, puisqu'ils se sont battus pour elle et n'ont pas hésité à lui sacrifier leur vie.

En effet, ce n'est pas seulement dans le domaine scientifique, philosophique, théologique ou dans celui de l'industrie et de la banque qu'ils ont servi cette nouvelle patrie.

« Que — comme dit Galiffe — l'occasion se présente de prouver par des faits éclatants leur reconnaissance à la ville qui leur donnait asile, et vous les trouverez au premier rang, la bourse ou l'épée à la main. Consultez les listes des tués, des blessés, des gens qui rendirent des services signalés pendant les guerres au XVI^e siècle, et encore à l'Escalade, la proportion des Italiens vous étonnera. »

Il est temps de détruire cette légende représentant les Italiens d'alors comme uniquement préoccupés de commerce, de science, de banque ou d'industrie de la soie ! Par cela, nous ne voulons pas dire qu'ils aient nourri des ambitions politiques ; au contraire, les familles italiennes ne figurent que plus tard dans la haute magistrature, où il n'aurait tenu qu'à elles d'accéder dès la seconde génération.

L'activité déployée par les réfugiés de la Péninsule en faveur de Genève revêt différents aspects. Nous signalons le côté militaire de cette activité, où nous voyons les Italiens prendre

fait et cause pour les Genevois. Et cela non seulement en se battant à leurs côtés, mais aussi en prodiguant à la cité-refuge, dans les moments les plus critiques de son existence, tout leur appui moral et matériel.

* * *

Ces actes de générosité et de libéralité commencent dès que la colonie italienne s'organise à Genève. Cependant, le premier geste symbolique fut accompli par Charles Diodati, en 1572, alors que se préparait déjà la guerre qui devait éclater beaucoup plus tard.

On sait que Charles DIODATI fut baptisé par Charles-Quint, étant né lors d'un séjour de l'Empereur à Lucques. En septembre 1541, le pape Paul III et Charles-Quint eurent une entrevue dans cette ville. Il fallait, suivant l'expression de François I^{er} « jouer quelque bon tour aux Turcs et aux Luthériens ». C'est pendant ce séjour, au cours duquel les deux grands souverains du monde s'entretinrent longuement des querelles religieuses en Allemagne et du Concile général attendu avec impatience, dans la nuit du 17 septembre, que la Noble Dame Anne Diodati mit au monde un enfant. Charles-Quint, qui logeait dans le palais Diodati, fut réveillé par les vagissements du nouveau-né. Le lendemain, l'Empereur voulut présenter lui-même l'enfant au baptême et lui donner son nom. Le Pape officia, et le petit Charles Diodati reçut comme présents les comtés de Sarzana et de Viareggio et un quart des armoiries impériales. Ni l'Empereur ni le Pape ne pouvaient se douter alors que cet enfant donnerait à son tour le jour au savant théologien désigné comme « le grand auteur de ceux de Genève », et qui fut le propagateur le plus efficace de la Réforme en Italie. Charles fut le premier Diodati arrivé à Genève en 1567. Cinq ans plus tard, en prévision de la guerre, il leva une compagnie de gens de sa nation, que la Seigneurie, momentanément rassurée, congédia deux ans après.

* * *

La première tentative du jeune duc Charles-Emmanuel contre Genève remonte à l'année 1582. A partir de ce moment-

là, et jusqu'à l'Escalade, la ville est en état permanent d'alarme, et ses enfants ne cessent de trouver dans les frères spirituels du Refuge italien des compagnons d'armes aussi fidèles que vaillants. Il ne faut pas oublier qu'au cours de ces 30 années Genève fut constamment l'objet des entreprises du duc. Celui-ci ne devait-il pas recevoir du Pape la couronne royale, aussitôt qu'il aurait rétabli l'évêque dans son antique cathédrale de Saint-Pierre ? Cependant, les deux moments particulièrement critiques pour la république, qui courut alors un très grand danger, furent celui de la guerre de 1589-1590, et celui de la nuit du 12 décembre 1602.

En 1589, appuyé sur le secours de l'Espagne et la coopération de la Ligue, Charles-Emmanuel organisa une formidable agression contre Genève. Un des articles de la Ligue disait textuellement : « On ne fera grâce de la vie à aucun prisonnier politique à moins qu'il ne donne caution que, à l'avenir, il vivra catholiquement et payera une amende égale à la valeur de ses biens ».

Avant d'évoquer le souvenir de ceux qui succombèrent au cours de la guerre, je voudrais mentionner quelques-unes des victimes italiennes tombées dans les pièges de l'espionnage et du contre-espionnage, ainsi que d'autres généreux défenseurs de Genève. Comme nous avons pu l'établir récemment d'après des documents inédits et l'étude des œuvres du poète sicilien, bourgeois de Genève, G. C. PASCALI, trois de ses fils tombèrent entre les mains des ennemis. De l'un de ceux-ci, nommé Jean-Jacques, les Registres du Conseil disent qu'il mourut : « en allant vers le duc pour le service de la Seigneurie » (R.C., 1590).

Dans les guerres de la fin du XVI^e siècle, une des compagnies qui se distinguèrent le plus, était commandée par un Italien, le capitaine Camille PELLISSARI, originaire de Chiavenna, reçu bourgeois de Genève en 1580 et élu membre du CC en 1587. Lorsque, en 1589, poussés à bout par les tentatives renouvelées du duc pour s'emparer de la « Ville assise aux champs savoisiens, qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens », les Genevois se préparèrent à la guerre, parmi ceux qui rendirent des services efficaces à la république, nous trouvons les deux frères César et Marc-Antoine LOMBARD, venus de Tortorella. Ils lui prêtèrent

non seulement de l'argent, mais aussi des chevaux pour les services de cavalerie. En effet, une partie de la fortune des deux frères avait été placée en achat de chevaux. Propriétaire de haras en Savoie, Marc-Antoine était expert en matière d'élevage et de dressage. Attaché d'abord au baron d'Hermance, le Conseil l'avait attiré à Genève pour qu'il apprît à la jeunesse « à manier et à dresser les chevaux ». Il fut probablement employé aussi à la formation de ces bandes de cavalerie qui se distinguèrent dans les guerres de l'époque.

Marc-Antoine et César se virent attribuer gratuitement la bourgeoisie de Genève, le 21 février 1589, « en égard aux agréables services qu'ils ont faits et pourront faire ci-après ».

César et Marc-Antoine faisaient partie de cette noblesse italienne distinguée et dont l'influence fut si grande à Genève sur les habitants, sur les institutions, et même — ainsi que l'affirme leur biographe — sur le caractère national ¹.

En effet, leur attitude généreuse envers la république en danger, et la contribution qu'ils lui apportèrent, constitue un de ces exemples de civisme dont l'influence demeure efficace sur plusieurs générations.

En 1587, pour commander les milices de la république, alors que la Ligue rassemblait de tous les côtés ses forces pour attaquer la ville, la Seigneurie désigna un homme prudent et expérimenté, qui avait déjà fait ses preuves comme syndic en 1573: Ami VARRO. Le général des Genevois était d'origine italienne, mais à la différence des autres défenseurs de la cité-refuge, il avait acquis la bourgeoisie avant la Réformation, en 1521. De noble famille piémontaise, originaire de Moncalieri, le seigneur de Choulex, Ami Varro, fut aussi modeste que brave. En effet, quelques mois après sa nomination, il se démit pour céder sa place à M. de Lurbigny, homme de guerre expérimenté, délégué par Henri IV pour se mettre à la tête des forces genevoises.

Les deux épisodes les plus dramatiques de cette longue période de guerre sont ceux de Versoix et de Châtelaine.

¹ ALEX. LOMBARD: *De Tortorella à Genève*, Genève, 1884.

En 1589, Charles-Emmanuel croyait avoir suffisamment bridé les Genevois par la construction des forts de Sainte-Catherine et de Versoix. Au point de vue stratégique, le fort de Versoix était d'une grande importance, car toutes les communications par le lac avec Genève étaient de la sorte interrompues, et la Ville se trouvait condamnée à la disette.

Mais un exploit audacieux allait contraindre le fort à capituler. Dans la nuit du 7 au 8 novembre, dix-sept cavaliers genevois qui précédaient le gros des troupes réussirent à pénétrer dans le fort, sous la conduite d'un paysan, par un sentier entre le bourg et le lac. Ils surprirent le corps de garde, et la garnison, forte de 300 hommes, fut taillée en pièces. Au bout de deux jours, le fort, qui se dressait sur le terrain où s'élève actuellement la gare, se rendit et fut rasé. Or, de ces cavaliers si pleins d'audace, trois étaient Italiens, à savoir : C. M. TOLLOTTO d'Avigliana, Oldovino OLDOVINI de Cremona, Giacomo CAMPAGNOLA de Verone. Nous retrouvons ce dernier parmi les héros récompensés à l'Escalade.

Quant à Tollotto, Piémontais d'origine, il avait reçu la bourgeoisie en 1577. Giacomo Campagnola était un des fils du Noble Jacob, réfugié à Genève une vingtaine d'années auparavant, et élu membre du CC avant d'avoir reçu la bourgeoisie.

A propos de la prise du fort de Versoix, je m'en voudrais de ne pas rappeler ici le nom de Pompeo DIODATI, qui prit également part au siège. En 1589, ainsi qu'il l'avait fait en 1582, il recruta des soldats à ses frais, afin de combattre pour la défense de Genève. Il prêta également à la Seigneurie des sommes considérables pour la fortification de la ville.

Pompeo, de qui est issue la branche cadette des Diodati, était arrivé à Genève après des pérégrinations romanesques : de Lucques au château de Luzarches (près de Paris), puis à la suite des troupes de Condé jusqu'à Montargis, auprès de la duchesse Renée de Ferrare, ensuite à Paris où il échappa par miracle au massacre de la Saint-Barthélemy, il arrive finalement à Genève en 1575, dix ans après son départ de Lucques. Il convola ici en secondes noces avec Sara Balbani, fille du pasteur de l'Église italienne. Il consacra ce qui lui restait de sa fortune à l'achat de maisons et de vignes au Petit-Saconnex,

où il passait une partie de l'année. A Genève, il posséda une grande maison sur la place de Saint-Pierre. Associé de la *Grande Boutique* avec ses concitoyens et parents, François Turrettini, Charles Diodati, Horace Micheli, Cesare Balbani, G. L. Calandrini, son capital se chiffra, au bout de quelques années, à 325.000 florins. C'est ce qui lui permit d'être si généreux envers la ville où il trouva finalement le repos. Il y mourut quelques semaines avant l'Escalade.

Dans cette même année, au cours du deuxième combat de Pinchat, qui eut lieu le 12 juillet, un autre Italien tombait: Orazio MANFREDI.

Il était arrivé à Genève en 1581, et au moment où il donna sa vie pour la défense de sa patrie d'élection, il était âgé de trente ans seulement. Dufour-Vernes le mentionne parmi « Les victimes de la guerre de Genève » en 1589-90¹.

* * *

Deux mots sur l'épisode de Châtelaine: Le 29 juin 1590, le prince Amédée, frère du duc, vint s'embusquer avec 1.500 soldats et 500 cavaliers derrière les pentes de Châtelaine. Une vingtaine de cavaliers s'avancèrent jusqu'à la Servette et emmenèrent quelques pièces de bétail. Environ 300 Genevois se précipitèrent pour punir cette insolence. C'était un piège. L'infanterie fonça sur les pauvres bourgeois qui, mal armés, attaqués à l'improviste et clairsemés, firent preuve de beaucoup de courage. Mais vainement. Cinquante d'entre eux, et des plus estimés, perdirent la vie, parmi lesquels une dizaine d'Italiens:

Girolamo FARAONE de Mantoue;
Teodoro CAMBIAGO de Cremone;
un autre CAMBIAGO (probablement son frère);
deux frères FOSSA, de Cremone, également;
deux frères GUERRA, de Monte Acuto, dans les Pouilles;
un nommé SAGE, de Pignerol;
Claude GALOIS;
Charles PAGOUD de Mondovi.

¹ *Bull. inst. genev.*, XXXII, 1894.

La plupart des noms ayant été francisés, il est probable que des recherches ultérieures permettront d'allonger cette liste.

Le cas de la famille Cambiagio est particulièrement intéressant. Le père, Jules, arrivé de Crémone en 1558, fut reçu bourgeois l'année suivante et il siégeait en 1575 parmi les CC. Deux de ses enfants, Théodore et un autre, qui s'appelait probablement Jules, prouvèrent par le sacrifice de leur vie leur attachement à leur nouvelle patrie. Théodore, qui n'avait que vingt ans, périt à Châtelaine pour s'être lancé avec beaucoup d'autres au secours des Genevois tombés dans l'embuscade.

Nous retrouvons le nom de cette noble famille crémonaise parmi les 17 qui sont gravés sur le mur de la rue des Corps-Saints.

C'est de Crémone également qu'étaient originaires les deux frères Fossa, tués au combat de Châtelaine, fils du noble Joseph, reçu gratuitement bourgeois en 1555 et membre du CC en 1580. Quant aux deux frères Guerra, leurs prénoms étaient Tommaso et Timoteo, et ils venaient de Monte Acuto, dans le royaume de Naples.

En ces années de graves difficultés pour la république, deux membres de la famille BALBANI méritent d'être signalés eux aussi: Arrigo et Manfredi.

Banni de la république de Lucques, Arrigo Balbani se réfugia à Genève, avec sa femme Maria Micheli, en 1585. Ayant réussi dans ses entreprises commerciales, il put apporter son aide à la république qui l'avait accueilli, en lui procurant poudre et munitions (RC, 25 février 1590) à l'occasion de la guerre. Plus tard, au cours d'années moins agitées, mais encore difficiles pour Genève, il traita des accords commerciaux et des alliances secrètes avec les rois de France et d'Angleterre (RC, 1595).

Voici une lettre du roi de France aux Seigneurs de Genève:

« Très chers et bons amis,

« J'ai donné charge au Sieur Henri Balbani vous assurer de la continuation de ma bonne volonté et du désir que j'ai de vous assister et soulager plus que jamais en vos affaires. »

Ce sont des services du même genre que rendit à Genève Manfredi Balbani. La place nous manque pour tracer ici, même

brièvement, un portrait de ce personnage romanesque, à qui la Seigneurie confia également ses affaires commerciales et économiques à l'étranger (RC, 1580). Son second mariage avec la veuve du comte Thiène, qui était de sept ans plus âgée que lui, donna lieu à un conflit singulier entre le Conseil et le Consistoire. Car celui-ci, fort des Ordonnances ecclésiastiques, fit d'abord opposition. Mais il céda finalement aux considérations d'ordre politique invoquées par le Conseil. Manfredi prêta des sommes très importantes à la Seigneurie, au moment où le budget de celle-ci était très alourdi par suite de la peste et surtout de la guerre. Les services rendus à la république à la veille de l'Escalade auprès des princes d'Allemagne et des États-Généraux de Hollande, afin d'en solliciter des secours, furent plus efficaces que ceux qu'il aurait pu rendre en qualité de lieutenant de la compagnie Sarazin dont il faisait partie. Ce fut un autre Italien, le capitaine BLANDANO, qui le remplaça au moment de l'attaque (RC, 22 déc. 1602).

* * *

Il nous reste à parler des victimes et des héros de l'Escalade. Parmi ces derniers, nous estimons qu'il est temps de faire une place à Marc-Antoine PASCALI, le cadet du poète messinai dont nous venons de parler. L'avis qu'il donna, en avril 1602 à la Seigneurie, de l'entreprise que le cardinal Aldobrandini préparait à Rome, d'accord avec le duc, pour perdre Genève, fut le premier et le plus frappant parmi ceux qui furent reçus avant l'Escalade.

Le rôle joué par Marc-Antoine et par toute sa famille dans les affaires genevoises de la fin du XVI^e siècle est plus important qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent.

La physionomie de ceux des défenseurs de l'Escalade qui succombèrent dans la nuit du 12 décembre 1602, a été déjà esquissée par Dufour-Vernes dans sa monographie. « Les défenseurs de Genève et l'Escalade. » Parmi les victimes de la nuit tragique quatre étaient d'origine italienne: parmi ceux qui furent récompensés pour des actes d'héroïsme, nous avons trouvé au moins trois italiens.

Le syndic CANAL tout d'abord. On lit dans le *Vray discours* : « Aucuns ayant voulu passer outre le coing de la rue de la Tertasse et descendre vers la porte, poussés d'un grand courage, furent tués sur le chemin comme, entre autres, un seigneur du Conseil, capitaine du quartier, personnage ancien et qui avait fait de très bons services à la ville.

« On luy avait aidé à passer la chaîne qui estait tendue au coing de la rue, en le priant de ne point bouger de là, mais ne pouvant croire que l'ennemi fust à la porte, y alla descendre toutesfois. »

Le Registre des morts, s'exprime ainsi :

« Noble Jean Canal, Seigneur conseiller, âgé de 60 ans, mort de playes reçues de nos ennemis en l'assault qu'ils nous firent par surprise près la Porte Neuve, sur les 4 heures du matin. »

Le père de J. Canal, apothicaire, de Turin, reçut la bourgeoisie en 1514. Jean Canal fut apothicaire comme son père. Mais il faisait aussi commerce d'épicerie et de papier et recevait parfois en paiement des marchandises, des psaumes ou un labour d'imprimerie. Il avait en outre la ferme des immondices de la place de la Fusterie dont les revenus diminuèrent en 1570, parce que la charrette de l'hôpital s'était mise à les ramasser.

Il faisait partie du CC et du Petit Conseil, car ses qualités d'administrateur lui faisaient pardonner ses impatiences très fréquentes vis-à-vis des autorités. Revêtu des fonctions de contrôleur des bâtiments de l'État, il montra souvent des allures décidées en prenant la liberté de faire de son chef des réparations et des défenses.

Cependant, en 1580, il fut élu 4^{me} syndic avec la charge des travaux publics. Dès 1592, il fut 2^{me} syndic, jusqu'à 1600.

En proie à des embarras financiers — et il n'était pas le seul parmi les conseillers de l'époque — le malheureux syndic n'ayant pu s'acquitter de ses dettes envers la banque de l'État, fut gardé à vue dans l'Hôtel de Ville une quinzaine de jours ; toutefois, sa femme étant gravement malade, on lui permit d'aller la voir, sous la garde de deux huissiers.

Malgré ses difficultés d'argent, Canal, même dans les années d'intervalle de son syndicat, fut souvent appelé par le Conseil pour des missions requérant beaucoup d'énergie et de sens politique. S'il n'arriva pas aux fonctions de premier syndic, cela tint probablement à son caractère quelque peu impétueux, qui l'aurait empêché de revêtir cette fonction avec toute la dignité et la diplomatie désirables. Et d'autre part, n'était-il pas difficile de l'emporter sur cette personnalité de tout premier ordre qu'était son contemporain, le premier syndic Michel Roset ?

L'autre victime d'origine italienne fut Marc CAMBIAGO, dont le père était ressortissant de Crémone. Cette ville a envoyé ici un nombre considérable de familles lors du Refuge italien; elles ont payé un tribut de vies humaines pour la défense de Genève, qui mériterait d'être rappelé encore aujourd'hui.¹

Marc fut le troisième des fils du Noble Cambiagio sacrifiés à la nouvelle patrie. Il n'avait que 23 ans lorsqu'il offrit sa vie pour le salut de Genève.

Quant à Pierre CABRIOL, il avait 24 ans au moment de l'Escalade. Son père, venu de Villars en Piémont, avait été admis à la bourgeoisie en 1572. Né avant la réception de son père, Pierre n'était donc pas bourgeois de Genève.

D'un tempérament très audacieux, il s'était déjà distingué en 1590. Dans le « Journal de ce qui s'est passé en la guerre entre le duc de Savoie et la Seigneurie », on peut lire :

« Le petit Cabriol le jour précédant et autres déjà par 3 ou 4 fois seul a couru jusques près du fort, tué toujours quelqu'un et avant hier seul en chargea 6 en blessa 2, les mis tous en fuite, et rapporta leurs armes. »

Il fut nommé sergent en avril 1593, dans la compagnie du capitaine Voisin, puis, l'année suivante, au Conseil des Deux Cents. Marchand apothicaire, épicier et même confiseur, il eut un seul fils qui mourut célibataire. Une de ses filles, Pierrette, se maria dans des circonstances extraordinaires. Elle consentit à devenir la seconde femme de Pierre Bonna, alors âgé de 84 ans. Le couple vécut heureux. Après six ans de mariage,

¹ Ne pourrait-on donner le nom de *Cremona* à une rue ou place de Genève ?

les deux époux moururent l'un après l'autre à un mois et demi de distance et — comme ajoute Dufour-Vernes par souci d'exactitude — ils ne laissèrent pas d'enfants !

La quatrième des victimes italiennes, Abraham De BAPTISTA, était d'origine sicilienne. Son père, Étienne, ressortissant de Messine, avait été reçu gratuitement bourgeois en 1537, en reconnaissance des services qu'il avait rendus. Le nom de De Baptista a marqué dans les fastes militaires de la république. Deux fils d'Étienne avaient péri sur les champs de bataille en 1589 et 1590. Le troisième, Abraham, tomba les armes à la main, à la glorieuse défense de l'Escalade, alors qu'un avenir riche de promesses s'ouvrait devant lui : âgé de 28 ans seulement, il était fondé de pouvoir d'un des plus riches commerçants de soie.

Ainsi, sur les dix-sept héros dont le souvenir est lié à l'épisode le plus glorieux de la vie genevoise, quatre étaient d'origine italienne. La proportion nous semble frappante.

Cependant, d'autres Italiens méritent de ne pas être oubliés : ceux qui furent récompensés par la république pour s'être battus héroïquement, à savoir : les capitaines Brandano et Oldevini et le sergent Guerra.

Guerra était un sobriquet ; son vrai nom était COVELLE. Il habitait Genève depuis 1577, originaire de Monte Acuto dans le royaume de Naples.

Sergent au moment de l'Escalade, il demeura dans les compagnies de la garnison jusqu'en 1627. Il mourut en 1633, âgé de 80 ans.

Oldevino OLDEVINI, de Crémone lui aussi, ayant été reçu habitant de Genève en 1585, offrit ses services à la Seigneurie, comme capitaine, en 1594. Il est mentionné à l'occasion de l'Escalade comme « s'étant valeureusement opposé à la violence de l'ennemi ». Dix ans après, il fut reçu gratuitement bourgeois « attendu les services qu'il a faits longuement à cette Seigneurie au port des armes ». Un détail curieux de sa vie est le suivant : bien qu'il fût un homme pacifique, Oldevini eut un duel. Son adversaire était un de ses concitoyens, Marc Cambiagio. Mis en prison, les deux Italiens furent élargis sous amende de 25 écus dont ils furent dispensés plus tard, vu que, après

quatre ans, ils ne se décidaient pas encore à la payer. La longanimité du fisc d'autrefois nous laisse rêveur... !

Oldevini, qui siégea dans le CC, quitta son service en 1631, âgé de 73 ans.

Et pour terminer, nous voudrions évoquer brièvement le souvenir de BRANDANO. Parmi les 23 récits existant sur l'Escalade, celui qui se trouve dans l'*Historia Compendiosa di Geneva*, publié par Victor Cérésolle, porte cette mention que je traduis de l'italien: « Dans cette troupe les premiers furent deux capitaines italiens, appelés l'un Brandano et l'autre Oldevini; ils accomplirent réellement des actes de valeur extraordinaires. »

Le récit de Cardoini ajoute d'autres précisions. On y lit notamment: « Baudichon de la Maison Neuve était suivi entre autres de deux capitaines italiens de Crémone, et d'une dame tout armée, lesquels firent des actions d'une valeur extraordinaire. » Cette mystérieuse dame tout armée n'eût-elle pas fourni un sujet de roman à Du Bois-Melly ?

Dans un des récits de l'Escalade que l'on a trouvés en Angleterre grâce aux recherches de M. L. C. Jones, on lit le détail suivant: « The Enemy was finally constrained to retire by the means of an Italian Captaine called Brandano coming from the Townehouse of the Citie... who with a great furie and courage fell upon them. » (L'ennemi fut finalement obligé de se retirer par un capitaine italien nommé Brandano qui, descendant de l'Hôtel de Ville... se rua sur lui avec grand élan et courage.)

Brandano était le prénom du capitaine Condello, d'origine calabraise. Bourgeois en 1573 et membre du CC en 1597, une année avant l'Escalade, il avait été envoyé par la république à Henri IV pour l'établissement à Paris d'une manufacture de soie.

* * *

Est-il possible de tirer une conclusion de tous ces épisodes entre lesquels il semble tout d'abord qu'on ne puisse déceler aucun lien ? Oui, car le lien existe, et tous ces réfugiés ont témoigné d'un attachement réel et profond à la cité-refuge. Il y avait là un sentiment de reconnaissance naturel mais

toujours digne d'hommage. Mais il y avait autre chose aussi. Et c'est là notre conclusion. Genève n'était pas seulement la ville qui les avait accueillis alors qu'ils cherchaient une seconde patrie: elle représentait un symbole, une idée.

Comme l'a dit Gautier dans l'Introduction de son *Histoire de Genève*: « Les intérêts de Genève se trouvent liés à la plupart des grandes questions qui ont agité le monde moderne, ainsi qu'au développement général des idées en Europe depuis le XVI^e siècle. »

Devenue le refuge de nombre d'hommes illustres, Genève a joué, durant ce siècle et le suivant, un rôle bien supérieur à son importance matérielle et politique. Au milieu d'une Europe écrasée par la contre-réforme, elle a représenté l'idée de liberté religieuse. Défendre Genève signifiait défendre une idée. C'est pourquoi la ville-refuge ne fit jamais appel en vain aux Italiens, lorsqu'elle leur demanda des sacrifices. La république apprit par cette expérience — et je termine en citant le témoignage d'un Genevois — que « si le droit d'asile est souvent une charge dangereuse, il amène parfois sur les États qui l'exercent les plus précieux avantages. » (Gaberel.)
